10 Fantaisies

à la manière de...

Éditées
par la
PROVEINASE MIDY

DOCTEUR LUCIEN NASS

CONTES
A LA MANIÈRE DE...

RACINE, MOLIÈRE,
CHARLES PERRAULT, LA FONTAINE,
Mme DE SÉVIGNÉ,
CHATEAUBRIAND, FLAUBERT,
ANATOLE FRANCE,
COURTELINE, PIERRE BENOIT

Bois de Madame Ch. Martin





ÉDITÉS PAR LA
PROVEINASE MIDY
4, RUE DU COLONEL-MOLL
PARIS

A la manière de
Racine

Variation sur le récit de Mithridate



MITHRIDATE
ACTE III. — SCÈNE I

MITHRIDATE

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces :
Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient, accablé,
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :

Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains, que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des Nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul, je leur résiste ; ou lassés, ou soumis
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis ;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessin vous surprend ; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

PHARNACE

Seigneur, je ne puis déguiser ma surprise,
J'écoute avec transport cette grande entreprise,
Je l'admire ; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Mais sur qui comptez-vous pour combattre et pour vaincre ?
Vos soldats au repos, il faudra les convaincre
De quitter aussitôt la terre d'Idumée.....

MITHRIDATE

Oui, je sais tous les maux dont murmure l'armée,
Les ulcères nombreux couvrant ses membres las
Et enserrant les pieds comme un funèbre lacs.
Mes guerriers, entraînés aux travaux les plus rudes,
Connaissent les tourments et les inquiétudes

Que donne aux cœurs virils ce mal impérieux
Qui les gangrène tous, forts et laborieux.
Mais j'ai vu, ô mon fils, au temple d'Epidaure,
Guérir les pèlerins, sans nulle mandragore.
Ses prêtres m'ont vendu leur bienfaisant secret,
Et l'or de mes fourgons, passant dans leur creuset,
S'est, au poids, échangé contre la PROVEINASE
Qui, demain, donnera des jambes de Pégase
A mes soldats fourbus qui, tout à coup guéris
Pour vaincre auront encor des membres aguerris.
Reprenant le chemin qu'il nous faut repasser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Nous serons dans trois mois au pied du Capitole.

PHARNACE

Seigneur, n'hésitez pas, et que dès aujourd'hui
Vos soldats ranimés retrouvant leur appui
Grâce à la PROVEINASE, et aux dieux favorables
Oublient les maux soufferts. Rendus invulnérables
Attaquons dans leurs murs nos conquérants si fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.....





A la manière de
Molière

Cérémonie du Malade imaginaire

CINQUIÈME INTERMÈDE

SECOND DOCTEUR

Cum permissione dominis proesidis
Doctissimae facultatis.
Et totius his nostris actis
Companiae assistantes
Remandabo tibi, docto bachelière
    Quoe sunt remedia
    Quoe in maladia
    Dite hémorrhoides
    Convenit facere.

ARGAN

PROVEINASE prescrire
Cum pommada onctionnare,
    Postea seignare
    Ensuita purgare.

CHŒUR

Bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore

TROISIÈME DOCTEUR

Mais si hémorrhoides
Opiniatrès
Non volunt se resolvare
Quid illis facere ?

ARGAN

PROVEINASE redonare
Et cum Pommada réonctionnare
Ensuita purgare
Et reprovainasere, et repommadare.

CHŒUR

Bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore

QUATRIÈME DOCTEUR

Si jambis ulceros observaveris
Quid fecis ?

ARGAN

PROVEINASE prescrire
Postea seignare
Ensuita purgare

CHŒUR

Bene, bene, bene respondere

QUATRIÈME DOCTEUR

Mais si maladia
Est tanta grava
Que non vult se garire
Quid illi facere ?

ARGAN

Nunquam la PROVEINASE
Ne manqua de garire
Maladia varicase.

CHŒUR

Bene, bene, bene, bene respondere

LE PRESIDENT

Juras gardare statuta
De facultatem proescripta
Cum sensu et jugeamenta ?

ARGAN

Juro.

LE PRESIDENT

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono
Aut Mauvaiso ?

ARGAN

Juro.

LE PRESIDENT

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctoe facultatis
Maladus dut-il crevare
Et mori de suo malo ?

ARGAN

Juro.

LE PRESIDENT

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi
Purgandi
Seignandi
Dercandi
Taillandi
Coupandi
Et occidendi
Impune per totam terram.





A la manière de Charles Perrault

La suite du Petit Poucet

Lors donc que le Petit Poucet eut été présenté à la cour, où ses exploits avaient été narrés, il reçut le brevet de courrier du Roi. Il devait chaque jour porter les ordres de son maître à l'armée qui campait à deux cents lieues de là, et en rapporter des nouvelles. Chaque matin donc, il chaussait ses bottes de sept lieues et se mettait en route. Il revenait à la nuit close et rendait compte de sa mission.

Tout alla bien les premiers temps. Mais le Petit Poucet s'aperçut bien vite que ces fameuses bottes étaient horriblement fatigantes par leur poids et leurs dimensions. L'ogre les avait chaussées sans aucune peine, car il était énorme

et d'une force herculéenne, tandis que notre Poucet, si petit qu'il pouvait toujours se blottir sous l'escabelle de son père, n'était pas homme à supporter de pareilles fatigues. Beau courrier vraiment, qui s'essoufflait à chaque course !

Un soir, en se déshabillant, il aperçut sur chacun de ses mollets un grand réseau de veines bleues, qui truffait, pour ainsi parler, ses maigres jambes. L'endroit était très sensible et très douillet. Les jours suivants, la stase veineuse s'accentua, si bien qu'enfin il se déclara sur la jambe droite fortement enflée, un véritable ulcère très douloureux, et qui fit bientôt boîter bas notre courrier.

Voici une fois de plus le Petit Poucet bien en peine.

Sauvé de la mort, puis de la misère par les bottes magiques, allait-il donc être, par elles, réduit à l'inaction ? Il se souvint heureusement que chacune de ses deux bottes donnait dans un pli de la tige, asile à une bonne fée, et s'agenouillant très humblement, il demanda à ces deux bonnes fées aide et protection.

Leur réponse fut identique. Chacune lui remit en cadeau, une petite boîte qui renfermait des dragées brunes. Sur le couvercle étaient écrits en caractères cabalistiques, ces mots magiques : PROVEINASE MIDY. « Croque chaque jour deux ou trois de ces dragées, elles te guériront et tu pourras sans fatigue courir de nouveau la campagne ». Le courrier du Roi n'hésita pas. Il savait les fées bonnes personnes, toujours prêtes à obliger les braves gens. Il crut en leur science et il eut raison.

Les varices disparurent comme par enchantement, son ulcère se combla, et bientôt il put, en quelques heures franchir les deux cents lieues qui séparaient l'armée de son Roi, et rapporter à celui-ci l'annonce d'un grand succès que ses généraux venaient de remporter sur l'ennemi.





A la manière de
La Fontaine

Le Vieillard et
les trois jeunes hommes

Un octogénaire plantait.
— Quoi donc, un cerisier ?
— Point, un simple marronnier.
— Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage.
Assurément, il radotait.
Que comptez-vous donc faire à moins que d'en jouer
Des fruits que cet arbre de l'Inde

Vous donnera plus tard ? Il vous faut l'avouer,
Seuls, le pourceau et la dinde
Pourraient s'en régaler et se les disputer.
Au nom des Dieux, je vous prie
Quel bien de ce labeur pensez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir
A quoi bon charger votre vie,
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées
Quittez le long espoir et les vastes pensées
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également :
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui.
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ?
Et quant à ces marrons, objet de vos risées
Sachez que j'ai sur eux de plus hautes visées
Que d'en nourrir des pourceaux.
Ils sauront insuffler à mes esprits vitaux
Une vigueur nouvelle.
Par eux mon sang se renouvelle
Le savant en fera, mêlé à d'autres sucs,
— Recette de saint-Luc

L'apôtre médecin — l'indispensable PROVEINASE
Qui fait table rase
Des mauvais états veineux
Et des ulcères variqueux
Dont les vieillards ont l'apanage.
Ainsi, je serai malgré mon grand âge
Sûr de la guérison, et si Dieu le veut bien
De mes infirmités, il ne restera rien.
Je me survivrai donc pour de longs jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique
L'autre, afin de monter aux grandes dignités
Dans les emplois de Mars servant la République
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter.
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.



A la manière de
Mme de Sévigné

**Lettre CXI
à sa Fille**

AUX ROCHERS
Vendredi, 25 *Décembre* 1671.



Je vous ai mandé, ma fille, la singulière mésaventure de M. de Lauzun et la royale disgrâce qu'il encourut, pour n'avoir point su plaire à M. de Louvois ni à Madame de Montespan qui, tous deux, gouvernent le Roi à leur gré. Que dites-vous de notre beau Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisait il y a un an ? Qui nous eut dit : « dans un an il sera prisonnier », l'eussions-nous cru ? Vanités des Vanités et toujours Vanités.

Vous avez tous les étonnements que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun, toutes vos réflexions sont justes et naturelles ; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penser. Voici un bon pays pour oublier les malheureux.

On a su qu'il avait fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittait pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit : « Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi ». Il dit qu'il est innocent à l'égard du Roi, mais que son

crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le roi n'a rien dit et ce silence déclare assez la qualité de son crime.

Il crut qu'on le laisserait à Pierre-Encise, et il commençait à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnan, mais quand il sut qu'on le menait à Pignerol, il soupira et dit : « Je suis perdu ». On avait grande pitié de sa disgrâce dans les villes où il passait : il faut avouer aussi qu'elle est extrême.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun : des portraits sans compte et sans nombre, des nudités dont une sans tête, des cheveux grands et petits, des étiquettes pour éviter la confusion et mille autres gentillesses dont une fameuse crème qu'on a tout d'abord cru bonne pour conserver le teint, mais vous savez ce que je veux dire et quel usage on en fait.

Ce qui a confirmé dans cette reconnaissance, c'est qu'on a tiré de la même cassette deux flacons de ces dragées de PROVEINASE que M. Fagon recommande fort à tous ceux qui sont incommodés à cette partie du corps où le Roi a tant souffert.

Voici donc une infirmité de M. de Lauzun que, sans doute, Mademoiselle devait être la seule à connaître, et voici ce qui explique pourquoi, à certains moments, ce brillant cavalier peut à peine supporter le trot de sa monture, et semble chaque fois qu'il se remet en selle retomber sur une pelote d'épingles.

On dit que ces drogues absolument indispensables au prisonnier de Pignerol lui ont été envoyées par Mademoiselle, soucieuse plus que tout autre de la santé de son cher époux.

N'est-ce pas là la chose la plus surprenante, la plus étonnante, la plus miraculeuse, la plus inouïe, la plus extraordinaire, la plus imprévue, la plus secrête, que notre beau Lauzun, affligé lui aussi, de ces incommodités si cruelles et qui, vous le voyez, n'ont cependant pas fait de tort à l'amour grâce assurément à ces précieux remèdes.

Le mariage et les disgrâces de M. de Lauzun, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement ; c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse nous espérons que vous en ferez autant : ifrà tanto vi bacio le mani.



A la manière de Chateaubriand

Extrait du Génie du Christianisme

Il est humiliant pour notre orgueil de trouver que les maximes de la sagesse humaine peuvent se renfermer dans quelques pages. Et dans ces pages encore combien d'erreurs ! Les lois de Minos et de Lycurgue ne sont restées debout, après les chutes des peuples pour lesquels elles furent érigées que comme les pyramides des Déserts, immortels palais de la mort.

LOIS DE MINOS

Ne jure point par les Dieux.
Jeune homme n'examine point la Loi.

La Loi déclare infâme quiconque n'a point d'ami.

Que la femme adultère soit couronnée de laine et vendue.

Que vos repas soient publics, votre vie frugale et vos danses guerrières. Que si les veines de vos jambes gonflent et deviennent douloureuses, recourez à la PROVEINASE qui vous permettra de paraître à nouveau dans l'arène.

LOIS INDIENNES

L'Univers est Vichnou.

Tout ce qui a été c'est lui, tout ce qui est c'est lui, tout ce qui sera c'est lui.

Hommes soyez égaux.

Aime la vertu pour elle, renonce aux fruits de tes œuvres.

Mortel sois sage, tu seras fort comme dix mille éléphants. Si tu veux les gagner à la course, évite les maux de jambes en prenant de la PROVEINASE.

L'âme est Dieu.

Confesse les fautes de tes enfants au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans l'eau du Gange.





A la manière de
Flaubert

Première version
du Chapitre XI de Madame Bovary

Homais avait lu dernièrement l'éloge d'une nouvelle méthode pour la cure des varices ; et comme il était partisan du progrès, il conçut cette idée patriotique que Yonville, pour se mettre au niveau, devait avoir des opérations d'ablations de varices.

— Car, disait-il à Emma, que risque-t-on ?

Examinez (et il énumérait sur ses doigts les avantages de la tentative) : succès presque certain, soulagement et embellissement du malade, célébrité vite acquise à l'opérateur.

Pourquoi votre mari, par exemple, ne voudrait-il pas débarrasser ce pauvre Adolphe, le vieux portefaix presque incapable de se tenir sur ses jambes et que son infirmité condamne plus de six mois par an à la mendicité ?

Notez qu'il ne manquerait pas de raconter sa guérison à tous les voyageurs et puis... (Homais baissait la voix et regardait autour de lui.)

Qui donc m'empêcherait d'envoyer au journal une petite note là-dessus ? Eh ! mon Dieu un article circule..... on en parle..... cela finit par..... faire la boule de neige..... et qui sait ?..... qui sait ?

En effet, Bovary pouvait réussir, rien n'affirmait à Emma qu'il ne fut pas habile et quelle satisfaction pour elle que de l'avoir engagé à une démarche d'où sa réputation et sa fortune se trouveraient accrues ? Elle ne demandait qu'à s'appuyer sur quelque chose de plus solide que l'amour.

Charles, sollicité par l'apothicaire et par elle, se laissa convaincre. Il fit venir de Rouen, le volume du Dr Duval, et tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture.

Tandis qu'il étudiait les traitements curatifs : extirpation, résection des paquets variqueux, leur section à ciel ouvert ou sous-cutanée, la ligature simple ou double, M. Homais, par toutes sortes de raisonnements, exhortait le portefaix à se faire opérer.

— Tu ne sentiras rien car on t'endormira.

Adolphe réfléchissait, roulait des yeux stupides.

— Du reste, reprenait le pharmacien, ça ne me regarde pas, c'est pour toi ! par humanité pure. Je voudrais te voir, mon ami, débarrassé de ta triste infirmité, des ulcères qui en sont la conséquence et de cette boiterie qui, bien que tu prétendes, doit te nuire considérablement dans l'exercice de ton métier. Et je ne parle pas des femmes auxquelles tu plairas sûrement, devenu plus gaillard et plus ingambe. — Puis il l'attaquait par la vanité !

— N'es-tu pas un homme, saprelotte ! Que serait-ce donc s'il t'avait fallu servir, aller combattre sous les drapeaux ?...

Le malheureux céda, car ce fut comme une conjuration. Tout le monde

l'engagea, le sermonna ; mais ce qui acheva de le décider, c'est que ça ne lui coûterait rien. Bovary se chargeait même de fournir la gouttière où devait reposer le membre après l'opération. Enfin, on prit jour, M. Homais devait donner le chloroforme, et Bovary enlever le paquet variqueux au niveau du mollet droit.

Ni Ambroise Paré, appliquant pour la première fois, depuis Celse, la ligature immédiate d'une artère, ni Dupuytren allant ouvrir un abcès à travers une couche d'encéphale n'avaient, certes, le cœur si palpitant, la main si frémissante, l'intellect aussi tendu que M. Bovary quand il approcha d'Adolphe endormi, son bistouri entre les doigts. Il fit l'incision, lia le paquet variqueux à ses deux extrémités, puis l'extirpa. Les sutures faites, il plaça la jambe dans la gouttière, bien rembourrée de coton.

Enfin, on réveilla Adolphe et on lui recommanda l'immobilité la plus complète. Après un dernier regard à l'opéré, Bovary s'en retourna chez lui où Emma tout anxieuse l'attendait sur la porte. Elle lui sauta au cou ; ils se mirent à table. Il mangea d'un bon appétit et même, il voulut au dessert, prendre une tasse de café.

La soirée fut charmante, pleine de causeries, de rêves en commun. Ils parlèrent de leur fortune future, il voyait sa considération s'étendant, son bien-être s'augmentant, sa femme l'aimant toujours. Ils étaient au lit lorsque M. Homais, malgré la cuisinière, entra tout à coup dans la chambre, une feuille de papier fraîche écrite à la main. C'était la réclame qu'il destinait au *Fanal de Rouen*. Il la leur apportait à lire.

Lisez vous-même, dit Bovary.

C'était un dithyrambe empoulé de l'officier de santé et de sa cure merveilleuse qui rendait à la santé un malheureux infirme.

Ce qui n'empêcha pas que cinq jours après, la femme d'Adolphe arriva tout effarée en s'écriant :

« Au secours ! il se meurt ! j'en perds la tête ! »

Charles se précipita, et le pharmacien qui l'aperçut passant sur la place,

sans chapeau, abandonna la pharmacie. Il parut lui-même haletant, rouge, inquiet et demandait à tous ceux qui montaient l'escalier :

— Qu'a donc notre intéressant phlebectasique ?

Il se tordait, le phlebectasique, dans des douleurs atroces ; avec beaucoup de précaution on retira la gouttière, et l'on vit la jambe œdematiée, blanche comme si toute circulation avait cessé dans le réseau sous-cutané. La plaie avait mauvais aspect. La fièvre était ardente. Que faire ? se demandait Bovary. Il faudrait rétablir la circulation, mais comment ? On avait beau varier les potions, et changer les cataplasmes, la jambe restait toujours douloureuse et œdematiée, la fièvre augmentait encore. Enfin, Charles répondit par un signe de tête affirmatif quand la femme d'Adolphe lui demanda s'il ne pourrait point, en désespoir de cause, faire venir M. Canivet, de Neufchâtel, qui était une célébrité. Docteur en médecine, âgé de cinquante ans, jouissant d'une bonne position et sûr de lui-même, le confrère ne se gêna pas pour rire dédaigneusement lorsqu'il découvrit la jambe opérée.

— Mais c'est là une magnifique phlébite, s'écria-t-il, suite évidente de l'opération que vous avez tentée, ajouta-t-il en se tournant vers Bovary ; ne me parlez pas de ces inventions de Paris ! Voilà les idées de ces Messieurs de la Capitale, c'est comme le strabisme, le chloroforme et la lithotritie, un tas de monstruosités que le gouvernement devrait interdire.

Qu'avait-il ce pauvre homme ? de grosses varices. *Mais n'avons-nous pas la PROVEINASE MIDY,* qui rétablit la circulation de retour et opère la cure radicale de varices ? Voilà, M. Bovary, ce qu'il fallait ordonner à votre malade, au lieu de risquer une opération sanglante dont les suites peuvent entraîner vous savez quelles graves conséquences.....

Bien qu'il soit un peu tard, pour essayer la PROVEINASE, n'hésitez pas. Comme l'autre jambe est également variqueuse, vous serez sûr de la guérir. Et maintenant, murmura-t-il, souhaitons que la phlébite n'emporte pas le malade.

Adolphe guérit. Six semaines après, il était sur pieds rendant grâce à M. Bovary et à M. Canivet qui connaissait de si bonnes recettes.



A la manière de
Anatole France

Le déménagement de Monsieur Bergeret

Le terme étant venu, M. Bergeret quittait, avec sa sœur et sa fille, la vieille maison ruinée de la rue de Seine pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard.

Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures du déménagement, Riquet errait tristement dans les pièces dévastées. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches troublaient son repos et venaient jusque dans la cuisine fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées

à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre petit derrière qui, dans sa propre maison ne savait plus où se mettre.

Il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi ; mais à son appel, personne n'était venu.

Son inquiétude s'accrut encore quand il assista au sac du cabinet de toilette où chaque matin, enfermé avec lui, Riquet, M. Bergeret procédait à ses ablutions. Il vit disparaître la table toilette débarrassée des accessoires familiers à son maître, le bol à barbe, le verre à dent, les brosses diverses. Puis, l'envahisseur s'emparant d'un petit tube métallique lut l'instruction qui était à côté, et après s'être exclamé :

« Quelle veine voilà pour nos hémos », engouffra le tout dans la poche de son large pantalon de velours à la grande indignation de Riquet sachant combien ce nécessaire était indispensable à son maître qui devenait d'une humeur détestable quand il était, par hasard, privé de sa PROVEINASE MIDY dont Zoé l'approvisionnait régulièrement en en faisant l'emplette chez le pharmacien du coin.

De même, avec pour seul témoin de ces larcins l'impuissant Riquet, disparurent divers flacons de pharmacie dont usait régulièrement M. Bergeret et, en particulier, les étuis contenant les petits comprimés de PROVEINASE que lui, Riquet avait goûtés un jour qu'ils s'étaient répandus sur le plancher, mais auxquels il n'avait trouvé aucune saveur agréable, à l'encontre de son maître, qui devait les trouver succulents, puisque sa gourmandise ne savait s'en passer.



A la manière de Courteline

Une page inédite de Messieurs les Ronds de Cuir

Lahrier partit donc pour son bureau se réservant de voir les évènements. Un seul dessein en son esprit se formulait avec netteté : exaspérer son insipide collègue, le père Soupe par le procédé habituel, le faire mousser peu à peu jusqu'à ce que, l'ayant poussé à bout, il eut enfin obtenu de lui la libre jouissance du bureau ; mais la surprise vraiment inattendue qui accueillit son arrivée lui simplifia au-delà de toute espérance la réalisation de cet ingénieux projet.

Est-ce que le père Soupe ce jour-là (à cent lieues de soupçonner l'arrivée prématurée de son collègue) n'avait pas inventé de se laver les pieds ? et ce, dans la cuvette commune !

Parfaitement ! assis sur une chaise, adossé au tuyau d'aération des lieux qui traversait la pièce dans toute sa hauteur, il râclait ses jambes empoissées de savon noir, où d'énormes varices, prêtes à éclater, traçaient des funèbres sillons, ses genoux cabossés en flancs de vieille casserole et que les plis de la culotte coiffaient d'un double turban.

A la vue de Lahrier, il changea de couleur.

— Vous !... comment, c'est vous... à c't'heure-ci ! Tel était son ébahissement qu'il restait plié



en deux, les mains entrées jusqu'au poignet dans l'eau nuageuse de son bain.

— Eh ! ben vrai alors, c'est du propre, déclara Lahrier qui fit halte sur place ! Voilà maintenant que vous vous lavez les pieds ici ? Est-ce que vous perdez la tête ? Vous ne pouvez pas choisir un autre endroit pour aller y faire vos ordures ?

— Mes ordures ! dit Soupe, mes ordures ! mais, mon bon ami, je soigne mes varices tout simplement.

— Vos varices, moi je m'en fous ! Ah ! et puis vous les soignez bien ! Vous allez les faire péter, tout simplement, a-t-on idée de çà ? Vous les congestionnez dans votre bain.

— Les faire péter, s'écria Soupe. Ah ! que me dites-vous là. Défunt mon tuteur qui était affligé de cette infirmité ne les soignait pas autrement.

— Et il en est mort, n'est-ce pas ? Qu'attendez-vous pour en faire autant ? Mais vous êtes donc tellement ignorant de la médecine moderne que vous ne savez pas qu'on guérit les varices et les hémorroïdes par la PROVEINASE ? Finis, périmés les anciens traitements !

— La PROVEINASE, j'en ai bien oui parler, mais je n'ai pas osé en prendre. J'attendais d'une bouche comme la vôtre la confirmation des miracles qu'elle opère.

— Ah ! vous voulez une confirmation ? Facile, je vais vous donner satisfaction. Approchez.

— C'est comme mes hémorroïdes..... Vous dites que cette PROVEINASE les guérirait ? Je vais vous montrer les miennes, vous me direz ce que vous en pensez.

— Espèce de vieux cochon ! Satyre aux mœurs inavouables, je vais porter plainte à la direction. Ah ! vous attendiez cette occasion pour m'exhiber votre ignoble derrière.

— Je vous en prie, mon bon ami, ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je vais suivre votre conseil.

— N'empêche que vous êtes un vieux cochon.

— Mal appris, grossier personnage.

— Ah ! pas d'insolence, n'est-ce pas. Je suis poli avec vous, moi.

(La suite comme dans l'édition mise dans le commerce.)



A la manière de
Pierre Benoit

Une page inédite de l'Atlantide

Le capitaine de Saint-Avit continua :

Morhange réveillé avant moi posa sa main sur mon épaule et me contraignit doucement à revenir dans la salle.

— Vous n'avez encore rien vu ? dit-il. Regardez... Regardez...

— Morhange ! Morhange !

— Eh mon cher, que voulez-vous que j'y fasse ?

Regardez !

Je venais de m'apercevoir que l'étrange salle était meublée — Dieu me pardonne ! — à l'Européenne.

Il y avait bien de-ci, de-là, des coussins touaregs ronds en cuir violemment bariolés, des couvertures de gafsa, des tapis de Kairouan, des portières de Karamani que j'aurais, en cet instant, frémi de soulever. Mais un panneau entr'ouvert dans la muraille, laissait apercevoir une bibliothèque bondée de livres.

Il y avait une table qui disparaissait sous un invraisemblable amoncellement de papiers, de brochures, de livres. Je crus m'effondrer en apercevant un numéro récent de la *Revue Archéologique.*

Il y a de quoi devenir fou, dis-je à mon compagnon. *La Revue Archéologique, La Revue des Conférences* avec la dernière de Louis Madelin, *La Semaine religieuse* avec le dernier sermon du P. Samson ; dans ce coin toutes les nouveautés de librairie, et celà au beau milieu du Hoggar, à une journée de marche du pays de la soif, en plein pays Targui.....

Les Touaregs seraient-ils aussi cultivés que les habitants du faubourg Saint-Honoré ?.....

— Tiens, encore un placard. Faisons l'inventaire.....

— Des fioles de pharmacie, les spécialités à la mode, des ampoules pour injections intraveineuses..... diable ! on a besoin ici également de novarséno et de bismuth.....

— Que lisez-vous sur les étiquettes des autres drogues ? La connaissance des médicaments dont usent les personnes dont on est appelé à devenir les esclaves nous éclairera sur leur psychologie mieux que n'importe quelle autre découverte.

— Des cachets pour la digestion... Banal... Banal... mais voici du plus sérieux : PROVEINASE MIDY.....

Devons-nous en conclure que la reine du Hoggar qu'on nous a dépeinte à la fois si altière et si embrasée, est atteinte, elle aussi, malgré son origine olympienne de troubles veineux qui mettent en fuite les ris et les amours ?

C'est précisément pour les rappeler qu'elle use de ce fameux produit.

— C'est égal,je voudrais bien savoir par quelle voie il parvient dans ce paradis saharien.

Une des portières de Karamani s'écarta livrant passage au personnage baroque que nous avions croisé quelques heures auparavant dans les couloirs, et qui paraissait être le conservateur de cette riche bibliothèque et de ces collections.

— Je vais satisfaire votre curiosité, Messieurs, nous dit-il. Un digne commerçant turc de Tripoli, prend pour notre compte des abonnements à toutes les revues intéressantes des deux continents. Il y ajoute les commandes de pharmacie que nous lui transmettons. Le tout est acheminé par Rhadamès jusqu'ici.

Ainsi, le Hoggar constitue en plein Sahara, un centre scientifique et littéraire dont aucune académie ne peut avoir une idée. Ainsi, nous continuons l'œuvre des Egyptiens et des Arabes qui furent, vous ne l'ignorez point, les gens les plus cultivés de leur époque.





ÉDITÉS PAR LA PROVEINASE MIDY DRAEGER, IMP.



R. C. Seine 71.076